N° 637. DIMANCHE 2 MARS 1862. 6me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

1er mars 1862.

La séance de jeudi, au Sénat, a été tout entière consacrée aux intérêts financiers, commerciaux et coloniaux de l'Empire.

Deux sénateurs, M. le comte de Beaumont et M. Hubert-Delisle, ont combattu tous les impôts nouveaux ou l'augmentation des impôts existants.

Le bill sur les frais de voyage des électeurs vient d'être rejeté par le Parlement anglais. C'était un timide essai de refréner la corruption électorale; il a échoué comme tous les essais précédents.

Cette discussion sérieuse peint mieux qu'un volume de dissertations l'état des mœurs électorales en Angleterre.

D'après une correspondance de Gênes, l'association unitaire italienne aurait adressé une proclamation aux romains pour protester contre la modération du comité national de Rome. La même correspondance fait remarquer que le baron Ricasoli, en déclarant n'avoir pas besoin, pour le moment, de lois exceptionnelles, a implicitement reconnu qu'il pourrait être nécessaire d'y revenir un jour.

Une correspondance de Francfort nous informe que parmi les trente-quatre princes compris dans la Confédération germanique, il n'y en a pas trois qui soient d'accord sur les voies à suivre pour tirer l'Allemagne de la crise actuelle.

Les nouvelles de Grèce qui arrivent ce matin par Vienne ne signalent aucun fait nouveau, si ce n'est la défection de soixante soldats insurgés qui se seraient réunis aux troupes royales. Remarquons du reste que le désaccord au sein de la garnison de Nauplie, ou un blocus prolongé, peuvent seuls faire tomber la place. Elle est trop forte pour qu'il vienne même à l'esprit du roi Othon la pensée de tenter un siége, eût-il une armée et une artillerie suffisantes pour une entreprise d'aussi longue haleine.

La même dépêche, en mentionnant un mouvement insurrectionnel à Tripoli (Tripolitza), nous paraît en retard sur les nouvelles que nous avons déjà enregistrées.

L'affaire du Mexique est en voie de négociations. On attend d'un jour à l'autre les dépêches du général Lorencez faisant connaître les propositions du président Juarez. L'opinion publique en France approuvera un traité conciliant; elle s'en montrera satisfaite, surtout si, mettant de côté une générosité insolite, notre Gouvernement exige le remboursement des sommes que l'expédition lui a coûtées.

J. REBOUX.

La Bourse a été très émotionnée hier, la rente a baissé de 35 cent. On croit que la résolution de la Commission chargée de l'examen du projet de loi sur la dotation du général Montauban n'est pas étrangère à cette fluctuation. La Commission demande, à l'unanimité, le rejet de la proposition du gouvernement.

Nous lisons dans le *Pays :*

« Nous annoncions hier, aux dernières nouvelles, que le traité de commerce entre la France et la Prusse serait prochainement conclu. Nous croyons savoir que l'assentiment du gouvernement français aux dernières propositions de la Prusse a été donné, il y a déjà quelques jours, et qu'on peut considérer le traité comme définitivement conclu; la sanction des Etats du Zollverein ne faisant pas l'objet d'un doute, on doit s'attendre à la prochaine ratification du traité. »

Angleterre.

Les grandes manœuvres de volontaires qui préoccupent à un si haut point l'attention publique en Angleterre, commenceront le lundi de Pâques. Elles auront lieu près de Brighton, dans le comté de Sussex.

Le commandement des manœuvres a été l'objet de nombreuses discussions. Pour trancher toutes les difficultés et éviter toutes les compétitions, le Cabinet a offert ce commandement à lord Clyde, qui vient d'accepter, et qui, par ses services en Crimée et dans l'Inde, occupe une place à part dans l'armée anglaise.

Prusse.

On écrit de Berlin, 19 février :

« La reconnaissance du royaume d'Italie est un fait accompli. Le roi a signé hier un acte qui l'implique, savoir une note au ministre de Prusse à Turin, note qui a été communiquée immédiatement au ministre du roi Victor-Emmanuel à Berlin, le comte de Launay.

On écrit de Berlin, le 28 février, à l'*Agence-Havas :*

« Il se fait dans notre ministère une modification lente, mais dont peut-être les effets ne sont pas moins sensibles. Le président nominal du conseil, le prince de Hohenzollern, est à Hyères et ne reprendra probablement pas la présidence réelle du ministère.

» Le traité de commerce entre la France et la Prusse est conclu et on en est très heureux ici. Malheureusement il s'agit encore, pour l'appliquer au Zollverein, de le faire accepter par tous les Etats qui font partie de l'union douanière et ce sera là l'œuvre la plus longue et la plus difficile.

» On ouvrira ici, le 1er septembre, une exposition des Beaux-Arts dans laquelle seraient reçues les œuvres des artistes prussiens et étrangers et qui durera jusqu'au 1er novembre. »

Allemagne.

On écrit de Francfort, le 25 février :

« Il est naturel que l'on suive, ici, avec un redoublement d'intérêt, voire même d'inquiétude, les débats passionnés qui ont journellement lieu dans la deuxième Chambre prussienne au sujet de la grande question allemande.

» Il est impossible de ne pas voir dans l'attitude du parti progressiste l'intention, ou mieux la résolution bien arrêtée, non-seulement de paralyser toute l'influence que la Diète a exercée jusqu'ici sur tous les Etats confédérés, mais aussi de dissoudre par la force des masses, la haute assemblée et de la faire remplacer par un Parlement populaire unique, tel qu'il se trouvait constitué en 1848-49. »

Italie.

Une dépêche de Turin nous annonce que le vicaire capitulaire et le clergé de Messine ont, dans une adresse respectueuse, engagé le Pape à consentir à la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. On croit que cet exemple sera suivi dans d'autres villes de la Sicile.

A Lucques, les mêmes sentimens se sont manifestés, mais par une voie toute différente. On célébrait la fête de la béatification d'un saint du pays, et le cardinal-archevêque de Pise, connu par ses idées réactionnaires, assistait à la cérémonie. Les patriotes de Lucques ont saisi l'occasion pour couvrir les murs d'imprimés dans lesquels on supplie le saint de décider le Pape à abandonner le trône romain et à se contenter d'être le premier évêque du monde.

Grèce.

Les correspondances d'Athènes contiennent un aperçu de l'état du pays depuis le jour où l'insurrection de Nauplie a éclaté, jusqu'au 21. Aucun engagement n'avait encore eu lieu à cette date entre les insurgés et les troupes royales. Celles-ci s'étaient avancées, au nombre de 2,500 hommes environ, jusqu'à Argos; mais il est peu probable qu'elles aient tenté, avec des forces aussi insuffisantes, l'attaque d'une place comme Nauplie. La garnison de Tripolitza est la seule qui, jusqu'au 21, eût suivi l'exemple de Nauplie. On croyait qu'elle serait facilement réduite; mais quant à la ville qui a donné le signal de l'insurrection, on pense qu'elle pourra tenir longtemps, et cette résistance semble devoir mettre le Gouvernement dans des embarras dont les conséquences sont incalculables.

D'après les avis télégraphiques d'Athènes, venus par voie de Munich, l'insurrection ne ferait aucun progrès; elle aurait même eu le dessous dans trois engagements avec les troupes royales. Cette dépêche, dont le ton modeste dit assez qu'il s'agit d'escarmouches sans importance, ne change rien à la situation telle que la trace les correspondances.

On nous écrit de Turin que la plupart des Grecs qui sont actuellement à Gênes, Livourne ou Ancône, font leurs préparatifs de départ pour retourner dans leur pays. Quelques anciens volontaires garibaldiens se joindraient à eux. Si l'insurrection se maintient, dit notre correspondant, avant deux mois il y aura plus de 3,000 volontaires sous le drapeau de l'insurrection hellénique.

Les dernières correspondances de Tétouan assurent que l'on a beaucoup exagéré l'importance du mouvement que quelques fanatiques ont suscité dans la province de Garb, et que l'on prétendait devoir s'étendre jusqu'à Larache et à Fez. La rebellion a été promptement réprimée et il y a lieu d'espérer qu'elle ne se reproduira pas.

Par la voie de la Havane on a des nouvelles du Mexique sous la date du 21 janvier. Les alliés se sont avancés jusqu'à Espiritu-Santo, sans tirer un coup de fusil. Miramon s'était établi à Vera-Cruz.

LES ÉTATS DE DOUANES

DU MOIS DE JANVIER 1862.

Les états de douanes du mois de janvier 1862 attestent la triste situation de l'industrie.

L'importation des matières premières diminue; pour le coton, comme on devait s'y attendre, l'introduction se réduit à 11,000 quintaux, contre 127,000 en janvier 1860; pour la laine, c'est 13,000 quintaux au lieu de 20,000.

En revanche, l'importation des produits qui font concurrence aux nôtres ne cesse d'augmenter.

L'introduction de la houille a monté de 2,900,000 quintaux à 4,200,000; celle de la fonte, de 61.000 à 106.000; celle du fer en barres, de 715 quintaux seulement, à 41,000; celle de l'acier en barres, de 3,000 à 3,600 quintaux; celle des machines, de 459,000 fr. à 1,750,000.

L'importation des tissus de laine taxés à la valeur, a été de plus de 5,000,000 de fr. pour le seul mois de janvier.

Il est assez difficile d'estimer l'importation des filés et des tissus de coton, dont les uns sont taxés au poids, les autres à la valeur; elle paraît être de 2 à 3,000,000.

Trouvons-nous, du moins, une compensation à ces importations croissantes dans le mouvement de nos exportations? En aucune manière. Presque tous les chapitres de nos exportations, ne nous offrent que des diminutions.

Ainsi, nous importons beaucoup plus de produits, et nous en exportons moins!

P.-B—s. DARNIS.

Nous lisons dans le *Journal du Havre :*

Voici le texte de la pétition adressée à M. le ministre président du Conseil d'Etat, par le commerce du Havre, pour réclamer contre le principe de rétroactivité du projet de loi sur les sucres et les sels :

« Monsieur le ministre,

» Le commerce du Havre a été vivement impressionné par la nouvelle donnée dans le *Moniteur* du 16 février que « le Conseil » d'Etat était saisi d'un projet de loi con- » cernant l'établissement, sur les sucres » de toute origine livrés à la consomma- » tion, d'une taxe supplémentaire de 10 fr. » en principal par 100 kilogrammes; la- » quelle taxe serait acquittée sur les quan-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 2 MARS 1862.

— N° 8. —

ALICE.*

CHAPITRE VII. (Suite).

Elle ne put en dire davantage; les sanglots la suffoquaient.

« Votre devoir, dites-vous? Peut-il vous défendre d'accepter la main d'un honnête homme?

— Ma mère a besoin de moi; j'ai résolu de ne point la quitter.

— Vous me connaissez bien mal, Alice, si vous pouvez croire que moi, qui pour rien au monde ne me séparerais de mon père, je voudrais ravir à une mère les soins d'une fille comme vous. Qu'est-ce qui nous empêcherait de vivre tous ensemble? Pourquoi Mme Dumont ne verrait-elle point un fils en moi?

— Vous oubliez donc que mon travail...

— Je sais qu'il nourrit votre mère, et j'ai souvent admiré en secret votre courage infatigable. Mais, je vous en supplie, pas de ces scrupules qui m'offensent. Un fils n'a-t-il pas le droit d'assurer l'existence de ses parents? Ce ne serait d'ailleurs que justice, puisque j'enlèverais à Mme Dumont son unique soutien.

— Vous ne saurez jamais, monsieur le comte, jusqu'à quel point votre générosité me touche. Ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie.

— Générosité! reconnaissance! répéta Edmond avec amertume. Oh! vous ne savez point ce que c'est que l'amour! Sans cela, vous ne parleriez pas ainsi! »

Accablée sous le poids de ces reproches et de ces violents combats intérieurs, Alice avait peine à se tenir debout. Le comte sentit qu'elle tremblait, qu'elle s'affaissait sur elle-même; il s'empressa de la faire asseoir sur un banc de gazon; puis il s'éloigna pour lui laisser le temps de se remettre et pour reprendre lui-même un peu de calme.

La délicatesse et la fierté luttaient dans son âme avec l'amour. Elles lui interdisaient de prolonger la pénible situation d'Alice et de s'exposer à un nouveau refus; mais une voix non moins puissante lui criait : « Elle n'a point dit qu'elle ne t'aimait pas! Essaie encore de la flechir et de triompher des scrupules qui la rendent ennemie de son propre bonheur! »

Cedant à cette inspiration, il revint à l'endroit où il avait laissé Alice. Il marchait sans bruit dans le sentier tapissé de mousse; aussi ne l'entendit-elle point approcher. A demi caché par un tronc d'arbre, il la contempla longtemps dans une muette extase.

A genoux, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, son front pâle légèrement colore par les dernières rougeurs du crépuscule, elle avait la beauté touchante d'une madone. Son attitude, les larmes qui roulaient sur ses joues, la douleur et l'anxiété peintes sur sa physionomie révélèrent au comte ses sentiments, plus encore que ces paroles entrecoupées :

« Mon Dieu, mon Dieu, je l'aime!... insensée que je suis!... c'est une épreuve que tu m'envoies; donne-moi la force de la supporter. »

Elle pria longtemps encore, mais à voix basse, tandis qu'Edmond, le cœur bondissant de joie, fixait sur elle des regards radieux. A mesure qu'elle priait, il voyait son visage se rasséréner et son œil s'enflammer d'une courageuse résolution.

Enfin elle se releva et retourna lentement s'asseoir. Edmond parut alors, s'approcha avec respect, se plaça à côté d'elle sur le banc, et, lui prenant une main qu'il retint dans les siennes :

« Parlons sans détour, Alice : le bonheur ou le malheur de notre vie peut dépendre de ce moment. Vous m'aimez, vous venez de l'avouer à Dieu. Pourquoi donc refuser ma main?

— Cette main, Edmond de Rochebrune, à qui croyez-vous l'offrir?

— A la seule femme que j'aime et qui puisse me rendre heureux, à un ange de bonté, de dévoûment, de grâce et de douceur.

— Mais aussi, n'est-ce pas, à un membre d'une honnête famille, à la fille de parents vertueux?

— Où voulez-vous en venir? Votre ton solennel m'effraie.

— Et si je n'étais pas ce que vous croyez?

— Comment cela? je ne vous comprends point.

— Si je ne portais pas mon véritable nom?

— Expliquez-vous, de grâce!

— Vous ne vous rappelez point — non, vous étiez trop jeune alors — mais vous avez dû entendre raconter par votre père l'histoire de... d'un employé de la maison d'Avigny...

— Après, après!

— Qui disparut... il y a plus de dix-sept ans... laissant dans la caisse...

— Un déficit de trente mille francs?... Oh! oui, je m'en souviens. On le nommait Norbert, si j'ai bonne mémoire.

— Oui... Eh bien...

— Poursuivez, Alice; je tremble de deviner. »

Alice n'en avait plus la force; la voix expirait sur ses lèvres, et elle cachait dans sa main son front rouge de honte.

Enfin elle releva la tête, et, par un violent effort, elle proféra ces mots :

« Le comte de Rochebrune épouserait-il la fille de Jules Norbert?

— Oui, Alice, si cette fille c'était vous, la plus pure et la plus noble des créatures de Dieu.

— Oh! merci! s'écria-t-elle en pleurant de joie, merci pour cette généreuse parole! Elle me console et me relève; puisque j'ai votre estime, Edmond, je puis encore marcher la tête haute.

— Et qui donc vous refuserait la sienne, ma chère Alice? Vous et votre mère, vous êtes des modèles de vertu.

— Et pourtant, j'en suis sûre, si le monde savait qui je suis, il me mépriserait à cause de la faute de mon père.

— Votre père lui-même est plus à plaindre qu'à blâmer, si j'en crois M. d'Avigny.

— Quoi! M. d'Avigny ne le condamne point? Dieu récompense ce noble cœur! »

Un délicieux silence succeda à ces paroles. Sûre de l'estime et de l'amour du comte et soulagée du poids de son triste secret, Alice respirait plus librement et levait sur Edmond un regard plein de gratitude. Et lui, qui n'entrevoyait plus d'obstacle à leur bonheur, il la contemplait avec autant d'amour que d'admiration.

Tout à coup il lui saisit les deux mains, les pressa avec tendresse et murmura :

« N'est-ce pas, vous consentez maintenant à devenir ma femme?

— Non, répondit-elle, en secouant la tête avec une tristesse inexprimable. Je n'oublierai jamais que vous avez été assez noble pour me demander ma main sans même savoir qui j'étais; mais je ne veux point qu'un jour on puisse montrer au doigt votre femme en disant : « C'est la fille d'un... » Oh! dispensez-moi d'achever.

— Personne n'outragera la comtesse de Rochebrune, répliqua vivement le comte en élevant la voix. Le nom de ma famille la protégera contre l'intention même d'une insulte. Et d'ailleurs, ajouta-t-il avec une douceur insinuante, que nous importe, Alice, l'opinion du monde? Ne nous suffit-il point, pour être heureux, de notre amour et de notre estime réciproques? N'est-ce pas pour nous-mêmes, pour nous seuls que nous nous marierons? Est-il nécessaire à mon bonheur que d'autres apprécient comme moi le trésor dont je serai fier?

— Je crains, Edmond, que vous ne parliez pas toujours ainsi : j'ai si souvent ouï dire que l'approbation ou le blâme des autres influe puissamment sur notre estime ou notre dédain pour ce que nous possédo[illegible]

— C'est peut-être vrai pour les âmes faibles; mais un cœur fort est au-dessus de ces considérations-là. Soyez sûre, ma chère Alice, que rien n'altérera mes sentiments pour vous.

— Mais moi, dont le père a déjà des

(*) Reproduction interdite.